

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 60

Artikel: L'invisible aimée
Autor: Bertot, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Pour les clochers de France

Est-ce parce que les églises sont menacées, en ce temps mauvais ? Mais je suis hanté par cette strophe de Théophile Gautier :

Je n'ai jamais rien lu de Wordsworth, le poète
Dont parle lord Byron d'un ton si plein de fiel,
Qu'un seul vers ; le voici, car je l'ai dans la tête :
— Clochers silencieux montrant du doigt le ciel.

Oui, depuis de longs siècles, ils sont là, les clochers de France, immobiles dans la pieuse attitude qui inspira une si heureuse image à ce poète oublié.

Sveltes ou trapus, élégants ou rustiques, ciselés comme des orfèvreries ou grossièrement maçonnes et couverts d'un humble toit de tuiles ou d'ardoises, tous ils nous font le même signe solennel, ils nous montrent obscurément le mystérieux infini, ils nous invitent à penser à Dieu.

Oui, tous ! La flèche vertigineuse de la cathédrale, au sommet de laquelle se déchirent les nuages d'automne, bas et rapides, que chasse le vent d'ouest, aussi bien que la pauvre tourelle du village, dont le coq de fonte brille au soleil de l'arrière-saison.

Ce sont de vieux Français, les clochers, ce sont des témoins vénérables de notre passé. Ils savent que, dans la lente formation de notre âme nationale, la foi chrétienne fut pareille au ciment qui rend encore si solides les antiques murailles de nos églises.

Dans le groupe scolaire récemment bâti non loin d'eux, dans l'édifice rival et tout battant neuf, ils n'ignorent pas qu'on enseigne que le monde s'est fait tout seul, que

l'homme guidé par la seule raison, va devenir demain plus heureux et meilleur et que, délivré du souci de son âme immortelle et sans crainte d'être jugé dans une autre vie, il saura vaincre ses passions et sacrifier ses intérêts plus et mieux qu'auparavant. Les bons clochers ne sont pas dupes de ces chimères. C'est l'atavisme chrétien — ils n'en doutent jamais — c'est la morale évangélique, héréditairement transmise de générations en générations, qui conservent encore parmi nous, même chez beaucoup d'incroyants, tant de consciences droites et probes jusqu'au scrupule, tant de cœurs charitables et tout de suite émus par la souffrance humaine.

Parfois, sans doute, quand la foule circule devant eux, un murmure sinistre monte vers les clochers. Qu'ont osé dire ces passants ? Que l'honneur est un mot vide de sens, la pudeur une ignorance, le respect une bassesse, qu'on a le droit de prendre l'or du riche, de s'accoupler comme les bêtes ?

Mais, à leur pied dans le cimetière, les clochers sont entourés par les tombes des aïeux. Là, respirent beaucoup de braves gens pour qui le bien d'autrui était sacré, de chastes et fidèles épouses, des familles entières où le père et la mère furent respectés, où tous étaient unis et s'aimaient.

Dans l'atmosphère du pays flotte toujours l'âme éparse de ces chrétiens qui ont vécu tout simplement selon le catéchisme ; la masse du peuple respire encore cet air salubre et les clochers comparent les odieuses paroles qu'ils viennent d'entendre aux mauvaises graines que le caprice du vent sème dans les sculptures et dans les lézardes de leur architecture romane ou gothique. Elles

poussent là, les parietaires, donnent leur fleur éphémère et chétive et meurent sans avoir seulement fait tomber une seule de ces pierres jointes depuis huit ou neuf cents ans.

Ainsi périront les germes d'athéisme et de sauvagerie qui sont dans l'air, pensent les vieux clochers. Ils ont de l'expérience, ils ont naguère subi les pires orages. Les tours de cette illustre basilique ont vu, sous la Terreur, accourir les bandes de déguenillés brandissant des piques et coiffés de bonnets rouges, qui venaient danser la « carmagnole » autour de l'autel où triomphait une fille d'Opéra déguisée en déesse de la Raison ; et ce pauvre toit campagnard, veuf de sa cloche, dont l'airain contribua à la fonte de quelque canon, n'a longtemps abrité qu'un lieu profané où l'on engrangeait les tas de betteraves et les sacs d'avoine.

Ils ne s'émeuvent donc pas les bons clochers, les vieux sages, quand tant de voix furieuses annoncent devant eux le prochain triomphe de l'union libre et de la reprise individuelle, c'est-à-dire, du pillage et de la bestialité, et hurlent l'immonde refrain : « Le Christ à la voirie ! »

A la fin de l'avant-dernier siècle, leurs hirondelles se sont étonnées, pendant plusieurs printemps, de ne plus entendre le tintement des Angelus. Cependant leurs cloches, ainsi que les fidèles oiseaux, ont fini par revenir d'exil. Ils s'en souviennent et, malgré la démenche du temps présent, ils ont confiance dans l'avenir.

Ils sont pourtant bien dégradés, presque tous. L'humidité les rongé, la chaleur les effrite. Mais la pensée religieuse qui émane de leurs ruines est mille fois plus durable

Feuilleton du Pays du dimanche 1^{er}

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

I

Ce fut avec une véritable stupéfaction que Paris apprit un beau matin la disparition de Daniel Morsans.

Oui, Daniel Morsans, le jeune et ardent compositeur, le maître déjà illustre à trente ans, dont le nom et l'éclatante gloire rayonnaient dans l'Europe entière, le musicien de génie en qui tous, et les plus envieux même, s'accordaient à saluer la renaissance et l'avenir de l'école française, Daniel Morsans était devenu tout à coup introuvable. Pendant tout l'hiver, l'Opéra-Comique avait joué les trois chefs-d'œuvre qu'il lui avait donnés

durant les dernières années écoulées, et dont le plus beau, cette magnifique *Pompeïa*, faisait chaque soir, depuis deux cent-cinquante représentations, plus que le maximum. L'Opéra jouait, devant des salles enthousiastes, l'éblouissante *Fin de Babylone*, cet ouvrage d'où était sortie une nouvelle et inattendue formule d'art, — ou encore l'idéalement poétique ballet des *Dryades*. Chaque dimanche des foules en délire forçaient les portes du Cirque où le maestro entraînait à la victoire, du bout de son bâton d'ébène, des masses orchestrales idolâtres, elles aussi, de leur jeune chef.

Un été passa. Et vers le mois de septembre, au moment où Paris commence à rentrer à Paris, le bruit courut que Daniel Morsans ne reprendrait pas ses concerts du dimanche.

Les reporters musicaux allèrent aux in-

formations. On interviewa l'administration des concerts.

La nouvelle était vraie. Daniel avait fait au mois de juin une courte apparition à la direction. Il avait donné l'ordre de licencier tous ses musiciens, en leur remettant à chacun une indemnité princière, dont il avait compté le montant à son homme de confiance. Il avait réglé toutes les questions, à la satisfaction des intéressés, et s'était refusé à toute explication, disant qu'il allait partir pour un assez long voyage et qu'il tenait à ne laisser derrière lui aucune cause de soucis.

On avait remarqué qu'il paraissait préoccupé et absorbé.

Les journaux jaserent beaucoup là dessus. C'était, du reste, la morte saison pour les nouvelles et on était un peu aux abois. C'en était une à sensation que celle-là. Elle devint d'autant plus palpitante qu'on apprit bientôt,

que nos lois récentes et si vite caduques, qui ressemblent aux pompeux décors de nos expositions périodiques, plâtras cimentés de pots de vin, que pourrissent les premières pluies d'hiver.

Malgré les outrages de l'âge, malgré les griffes du lierre qui peut étouffer un chêne plusieurs fois centenaire, mais qui restent impuissantes contre des pierres datant des Croisades, ils tiennent bon. Les clochers de l'ancienne France, et, jamais découragés, ils persistent à nous ordonner la prière et l'espérance et sans cesse ils nous montrent le ciel de leur immuable geste de granit !

Vous êtes bien optimistes, ô vieux clochers !

Ce que redoute pour vous le poète qui vous aime, ce n'est pas le retour de la tyrannie sanguinaire et sacrilège dont vous avez souffert autrefois. Non, c'est la tyrannie telle que la pratique si bien nos sectaires, c'est la tyrannie prudente, hypocrite et dissimulant ses grimaces de haine sous le masque de la loi.

Les ennemis de Dieu éviteront autant que possible, j'en ai le pressentiment, les mesures de rigueur trop apparentes, les actes de destruction violente et scandaleuse. Mais ils vont plus que jamais répandre le mensonge et la calomnie contre les catholiques, les dénoncer comme des factieux. Il est si facile d'égarer l'opinion, d'intimider les faibles, de tromper les crédules, de refroidir tout à fait tant de cœurs si tièdes déjà !

A quoi bon souffler sur la lampe de ce sanctuaire, diront-ils, puisque, faute d'huile, elle va s'éteindre ? A quoi bon fermer cette église, puisque l'herbe des solitudes verdit déjà les degrés de son parvis ? D'ailleurs nos maîtres sont puissants ; leurs mains sont pleines de faveurs. Ils les prodigueront largement aux renégats, encourageront par tous les moyens les lâchetés et les défections.

Ne partagez-vous pas un peu mes craintes, bons clochers ? Que se passe-t-il dans ce village sur lequel, au déclin du jour, l'un de vous étend son ombre pieuse ? Elle est vide, la pauvre paroisse, et par ce matin de dimanche, quelques bonnes femmes à chapelet et bien peu, trop peu d'enfants assistent à la messe, tandis que dans le cabaret

de source officieuse, que Daniel Morsans avait eu avec le ministre des beaux-arts une longue entrevue, où il avait déclaré qu'il retirait son opéra de *Vercingétorix*, alors en pleine répétition à l'Académie nationale de musique.

Le haut fonctionnaire chargé de protéger à la fois les beaux-arts, l'instruction publique, les cultes et différentes autres choses tout aussi disparates, était aussi connaisseur en musique que les chevaux de son coupé. Mais en sa qualité d'ancien professeur de faculté, c'était un homme de bonne compagnie et qui estimait fort le talent, même lorsqu'il ne venait pas en droite ligne de l'Ecole normale. Il avait eu la satisfaction d'attacher lui-même à la boutonnière de Daniel la rosette d'officier de la Légion d'honneur, fier, avait-il dit, de faire un officier qui n'avait pas trente ans. « Le rejuvenissement des cadres », avait-il ajouté finement.

Ledit ministre fut fort marri de cette décision imprévue. Il appela à la rescousse le directeur des beaux-arts, — celui-là ne se connaissait qu'en peinture, — et le chef du bureau des théâtres, qui eût semblé mieux placé aux cultes, car il s'appelait M. des Eglisettes.

voisin, tous les hommes écoutent, bouche béante, un camelot de la politique qui déclare son boniment contre les curés. Et dans cette riche et belle cité, si les églises sont à peu près pleines, où vont tous ces promeneurs, où courent ces voitures, ces automobiles où se rue cette foule innombrable ? Au plaisir, au seul plaisir.

Je vous l'avoue, vieux clochers, je ne m'effraie pas des persécutions ; elles ravivent la foi. Je n'ai peur que de l'indifférence et de l'abandon.

Mais, j'ai tort et, malgré ma bonne volonté, je suis un bien imparfait, un bien médiocre chrétien. Votre douce sérénité, votre calme imposant, ô clochers, me ramènent à la vérité, et votre immobile doigt de pierre me montre où est le salut. Je rougis, j'ai honte et je me repens, car j'allais commettre le pire des péchés, le péché contre l'espérance.

Non, vous ne périrez pas, vous ne serez pas renversés ou livrés aux profanateurs. Dieu interviendra ! Dieu entendra tant de prières qui montent vers Lui, tiendra compte de tant de misères et de douleurs acceptées en esprit de pénitence ! Il est impossible qu'Il ne vienne pas au secours de de cette nation qu'Il a chérie entre toutes, de la fille aînée de son Eglise.

Un événement extraordinaire — un miracle, s'il le faut — se produira ; mais les cloches appelleront encore le peuple vers le Sacrifice immortel et sublime, seul moment pendant lequel les riches et les pauvres, les grands et les petits jouissent d'une parfaite égalité, étant tous si humbles en présence de Dieu. Elles sonneront encore — oh ! n'est-ce pas ? — pour le nouveau-né qu'on présente au baptême, pour les blanches processions d'enfants qui vont connaître la divine douceur de la communion, pour les fiancés chez qui la bénédiction du Prêtre purifiera l'œuvre de la chair, pour les cercueils autour desquels les gémissements de la liturgie demanderont la récompense de l'âme envolée, le repos éternel, la paix dans la lumière.

Si les chrétiens de France ne défendaient pas leurs églises et leurs clochers avec une énergie irréductible, ce serait, pour notre malheureux pays, un premier pas vers le retour à la barbarie. Mais, je le répète, il

— Mais c'est impossible, s'écria M. des Eglisettes ! Vous ne pouvez nous mettre dans un embarras pareil ! Songez, cher maître, que le *Vercingétorix* sera un succès colossal, un succès monstre. A l'avant dernière répétition, l'orchestre était tellement emballé qu'il s'est applaudi lui-même pendant un quart d'heure. Il est déjà bien assez fâcheux que l'on soit obligé de répéter sans la présence de l'auteur, comme on le fait depuis quelque temps, surtout lorsque l'auteur, ajouta-t-il en s'inclinant profondément, est le génie même de l'art.

Le ministre insista vivement. Il fit une allusion transparente à la cravate de commandeur. Le directeur des beaux-arts fit remarquer que les décors étaient commandés, commencés, de fortes dépenses engagées ; que l'attraction exercée sur le public par l'escalier de M. Garnier était fortement contrebalancée par la cherté du prix des places ; que les recettes baissaient ; qu'on avait beau jouer des nouveautés telle que *la Favorite* et *Lucie de Lammermoor*, rien n'y faisait ; et que seules les œuvres de Daniel Morsans avaient le don de les faire remonter.

(A suivre.)

est impossible que des Français abandonnent ces monuments et ces symboles d'une foi qui fut leur force dans tous leurs actes et leur consolation dans toutes les épreuves.

Nous défendrons nos clochers. Je ne suis qu'un pauvre homme, capable encore, hélas ! de bien des défaillances, mais nul, plus ardemment que moi, ne fait cette prière quotidienne : « Mon Dieu, protégez et sauvez l'Eglise de France ! »

Je l'adresse d'abord, cette prière, à C. lui qui revit chaque jour, dans l'Eucharistie, sur les autels menacés ; mais je l'adresse aussi à la Vierge Marie dont la bonté maternelle est le refuge des pécheurs comme moi.

Elle intercédéra, j'en suis sûr, en faveur de ces clochers qui rappellent trois fois par jour le Salut de l'Ange à la future Mère de Dieu. Quel charmant et poétique usage ! Il m'a dicté quelques uns des moins méchants vers qu'ait tracés ma plume :

C'est dans les champs qu'il faut entendre l'Angelus,
Alors que chaque note argentine s'élance
Et se répand dans le grand ciel plein de silence.
C'est par un calme soir de la belle saison
Quand le bon vieux clocher, debout sur l'horizon,
Semble de ses sons clairs bénir les toits de chaume,
Quand la nature a l'air de prier, quand l'arome
Des foins coupés s'exhale, exquis parmi l'air pur,
Et quand on s'imagine, en regardant l'azur,
Assombri, mais que pas un nuage ne voile,
Que chaque tintement fait éclore une étoile.

Ah ! Sainte Vierge, le vieux poète a pour vous la dévotion naïve d'un petit enfant, et il vous prie de tout son cœur. Sauvez les clochers français !

François COPPÉE.

Une aventure de Napoléon

Les souverains, jadis, aimaient beaucoup à imiter Haroun-al Raschid.

Napoléon I^{er} se déguisait volontiers, afin de se renseigner par lui-même sur ce que le peuple pensait de lui et de sa gloire ; du moins, les petits historiens de son temps le racontent-ils.

J'ai vu jouer dans mon enfance, au cirque olympique du boulevard du Temple, une pièce militaire où se trouvait un tableau qui m'est resté dans la mémoire.

Ce tableau mettait en scène une anecdote prise, je crois bien, dans les souvenirs de Marco Saint-Hilaire, ancien page de l'empereur.

La chose se passait dans un modeste café du Marais. Napoléon, déguisé en bourgeois, suivi de son fidèle Duroc, également déguisé, entra et se faisait servir à déjeuner tout en écoutant ce que disaient les habitués qui, du reste, ne disaient rien de bien extraordinaire.

Au moment de payer la note, l'empereur s'apercevait qu'il n'avait pas d'argent sur lui. Duroc se fouillait et, à son tour, constatait qu'il avait également oublié sa bourse ! Que faire ?

Duroc s'approche de la dame du comptoir, qui est la maîtresse de l'établissement, et lui avoue leur embarras.

La dame, vieille et revêche, prend très mal la chose : elle traite les deux inconnus de filous et parle d'envoyer chercher la garde !